

MOUVEMENTS MIGRATOIRES ET FRONTIÈRES CULTURELLES DU QUÉBEC

Daniel Chartier
Universität des Saarlandes

Le Québec, à l'instar de toutes les autres nations américaines, a dû se constituer en fonction d'une culture européenne dont l'histoire et le prestige ne rendaient que plus difficile l'établissement d'une identité nationale. La naissance des cultures américaines est tributaire d'un désir d'autonomie par rapport aux nations-mères européennes de même langue, et de l'établissement de frontières qui délimitent un domaine culturel exclusif. Ces frontières sont mouvantes et elles sont perméables à divers phénomènes, parmi lesquels les mouvements migratoires, qui ont été tout au long des deux derniers siècles particulièrement importants en Amérique.

Trois grands mouvements migratoires ont une influence distincte sur les frontières de l'imaginaire et de la culture. Ce sont les migrations inter-régionales, particulièrement au XX^e siècle, l'exode rural, c'est-à-dire le déplacement de populations vers des milieux urbains, ou l'urbanisation, ensuite l'émigration, et enfin l'immigration.

Il arrive que l'influence de ces phénomènes soit complémentaires, ou analogues. Ainsi, selon l'écrivain québécois d'origine italienne Marco Micone, l'exode rural de la fin du XIX^e siècle au Québec aurait des ressemblances, du moins du point de vue de l'intégration sociale, avec le phénomène de l'immigration italienne du milieu du XX^e siècle. Il écrit dans *Gens du silence*, paru en 1982, l'une des oeuvres emblématiques de la littérature migrante:

Dans les années cinquante, [les immigrants italiens] ont fourni la main-d'œuvre pour construire les usines du Haut-Montréal, comme des villages québécois l'avaient fait avant¹.

Les Italiens immigrés et les Québécois ruraux installés à Montréal auraient donc vécu une migration économique semblable, qui les a marginalisés. Dans les deux cas, cette marginalisation a cependant donné naissance à une nouvelle forme culturelle qui a contribué à déplacer les frontières de l'imaginaire québécois.

L'exode rural est un mouvement migratoire qui concourt au développement de nouvelles pratiques et de nouveaux modes culturels. De manière générale, ce phénomène s'observe par une médiatisation de la culture populaire et par l'introduction de nouveaux thèmes liés à la ville dans la culture restreinte. Par ailleurs, l'émigration permet une extension du territoire culturel, par l'effet de diaspora. Elle contribue également parfois à la construction utopique d'un territoire imaginaire, qui pallie à l'impression de perte ou de dilution géographique de la population dont elle est la marque. Enfin, l'immigration a, au contraire, pour conséquence de raffermir les frontières de l'espace national par l'idée de citoyenneté territoriale, qui assure une certaine cohésion dans la diversité. L'immigration provoque aussi l'apparition de thèmes, de traditions et de paysages inédits dans la culture. De même, dans la culture écrite, les immigrants allophones peuvent introduire une nouvelle utilisation de la langue, comme c'est le cas par exemple de l'écriture dépourvue de Samuel Beckett en France ou de Ying Chen au Québec. Les immigrants portent un regard critique différent sur la culture, notamment parce que leur éducation ne reprend pas toutes les valeurs partagées par les autres citoyens. Enfin, l'expérience migratoire elle-même, le choc personnel du déracinement et de l'enracinement, parfois l'incompatibilité culturelle et le racisme peuvent conduire à des expériences communes à tous les immigrants. Cette culture migrante trouve dans l'expression culturelle, et particulièrement dans l'écriture la possibilité d'expression de ce que Sherry Simon appelle « le refus d'un chez soi naturalisé et organique » et une « expérience de l'errance et de l'exil »².

Au cours de son histoire, le Québec a connu des changements politiques et des mouvements migratoires qui en ont plusieurs fois redessinés les frontières. De l'empire colonial français du XVII^e siècle étendant sur le tiers du continent nord-américain une population disséminée à la colonie anglaise de 1763 saignée de son élite, jusqu'à l'État-nation québécois du XX^e siècle, le Québec est un espace politico-socio-culturel mouvant. La combinaison d'un accroissement naturel spectaculaire et d'une immigration soutenue a permis une augmentation majeure de sa population. De 1760 à 1871, cette dernière s'est vue multipliée par 17, passant de 60 000 personnes à un million. Au cours du dernier siècle, elle a augmenté de 700%, représentant aujourd'hui 7,3 millions d'habitants. Cet accroissement cache cependant de puissants mouvements migratoires qui ont façonné l'idée de territoire et de culture.

D'abord, l'émigration. Le Québec a connu trois importants mouvements d'émigration: le premier lors de la Conquête anglaise de 1760, alors que la plupart des militaires français et une partie de l'élite coloniale quittent le continent pour rentrer en France; le second lors de la crise économique du dernier tiers du XIX^e siècle, qui force à l'exil économique près du tiers de sa population; enfin l'exode d'une partie de la communauté anglophone au moment de l'élection du Parti Québécois en 1976.

Dans le premier cas, le départ de l'élite française a provoqué un certain vide culturel, qui a cependant été repris par une volonté d'affirmation d'une identité nationale. Ainsi, la rupture du premier lien colonial n'a pas été autant un facteur de déstabilisation qu'un ressort favorisant une prise en charge d'une certaine forme d'autonomie culturelle.

Par contre, l'émigration entre 1871 et 1931 d'un grand nombre de Québécois, principalement vers les États-Unis, a provoqué une forme d'extension du territoire culturel. Au départ, les autorités ont tenté de freiner ce mouvement, puis de l'accompagner vers la Nouvelle-Angleterre, et enfin de le rediriger vers l'Ouest du Canada. Impuissants à freiner l'exode, les intellectuels ont plutôt choisi de redéfinir le territoire national en un nouveau Canada français, ce que le curé Labelle appelait un «Royaume du Nord français», qui aurait relié en un immense croissant le Manitoba, le Nord de l'Ontario, l'Abitibi et le Lac Saint-Jean, puis vers le Sud la Nouvelle-Angleterre jusqu'au Massachusetts. Ce fragile rêve impérial est demeuré une construction utopique imposée par l'irrésistible attrait vers la richesse américaine, qui a saigné le Québec en quelques décennies de près du tiers de sa population, mais qui a eu comme avantage de créer une diaspora québécoise en Nouvelle-Angleterre. Cependant, une fois l'utopie de la conquête éteinte, l'effet culturel de la diaspora s'est rapidement affaibli.

Enfin, le départ d'anglophones québécois à partir de l'élection d'un gouvernement souverainiste à Québec en 1976 n'a pas eu cet effet de diaspora; la plupart de ceux qui sont partis ne sont d'ailleurs pas revenus lors de la défaite du Parti québécois en 1985. Par contre, cet exode a contribué à diluer le poids de la minorité anglophone dans l'ensemble de la population québécoise, alors que celui des communautés allophones augmentait sans cesse. Aussi, à partir de 1996, le groupe allophone est-il devenu pour la première fois plus important que celui des anglophones. L'effet culturel de cette migration, outre l'affirmation plus incontestable d'une identité francophone majoritaire, s'est traduite en littérature par ce

que Ursula Mathis a appelé « une redéfinition de paradigmes »³. Elle observe ainsi entre le poème-manifeste de Michèle Lalonde de 1970, « Speak White », et celui de Marco Micone paru en 1989, « Speak What? » un redéploiement socioculturel. La société et la culture québécoises seraient donc passées pendant cette période d'une « bipolarité », tributaire notamment de l'opposition traditionnelle entre « francophones dominés » et « anglophones dominants » à « une réalité plus complexe et multicolore, dont il reste à déterminer les lignes majeures ». De même, Clément Moisan observe que le passage « du bilinguisme au multilinguisme » au Québec a « fait passer les « deux solitudes » à plusieurs »⁴.

Deuxième type de mouvements migratoires, les déplacements à l'intérieur du territoire combinent à la fois les effets de l'émigration et ceux de l'immigration. D'une part, ils sous-tendent un déracinement et une perte de population; d'autre part, ils participent à une extension du territoire et à un redéploiement de l'imaginaire. Au cours du XX^e siècle et dans la plupart des pays occidentaux, le mouvement migratoire interne le plus spectaculaire a été celui de l'exode rural. Au Québec, l'urbanisation a été hâtive: de 22% en 1871, la population urbaine est devenue majoritaire dès 1921. Elle représente aujourd'hui 78% de la population totale.

Cette transformation en société urbaine a d'abord modifié les pratiques culturelles, puis de manière plus lente l'imaginaire. En effet, ce dernier a eu d'abord tendance, en réaction aux changements sociaux, à se réfugier vers une idéalisation de la vie campagnarde et du passé: cela a donné le mouvement régionaliste, qui a connu ses belles heures pendant les années vingt, et qui s'est longuement épuisé dans les années trente. Le roman *Trente arpents* de Ringuelet, paru en 1938, a marqué la fin du régionalisme, et l'annonce d'une culture urbaine que symbolise la parution du roman *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy en 1945. A cette nouvelle culture citadine correspond un nouveau territoire imaginaire qui relègue le monde rural dans un univers passéiste — ce dont témoignent bien les séries télévisées — et qui inclut désormais Montréal, qui devient nettement la métropole culturelle francophone à partir du manifeste *Refus global* en 1948.

Si l'immigration apparaît comme une préoccupation majeure de la fin du XX^e siècle, elle n'est cependant pas, dans le cas du Québec, quantitativement plus importante aujourd'hui qu'elle ne l'a été au cours des deux derniers siècles. L'impression qu'il y a aujourd'hui un plus grand nombre d'immigrants provient d'une diversification des pays d'origine des nou-

veaux arrivants depuis trente ans. Cette dernière est le résultat de nouvelles lois d'immigration qui ont mis fin à une pratique canadienne discriminatoire qui limitait l'entrée au pays de certains ressortissants, notamment asiatiques ou africains.

De manière générale, le Québec attire moins d'immigrants que le reste des états nord-américains. En 1996, il comptait 9% d'immigrants, alors que dans le reste du Canada cette proportion atteignait 23%. Cette proportion a peu varié depuis le milieu du XIX^e siècle, sinon un creux au tournant du siècle après une crise économique qui a duré près de trente ans et après la seconde Guerre mondiale qui a empêché la plupart des mouvements civils transfrontaliers. Si la régularité du flux d'immigrants est l'une des caractéristiques historiques du Québec, la prise de conscience culturelle de cette réalité est récente, et elle est liée à la diversification des pays d'origine des immigrants. L'impact culturel de ce changement se mesure dans les déplacements de frontières culturelles vers une culture davantage plurielle et métissée.

L'apport des immigrants à la culture et les changements qu'ils ont permis d'y apporter ne sont cependant pas nouveaux. Dès la fin du XVIII^e siècle, des immigrants français, habitués à la discussion et à l'examen critique, préparent les esprits des colons canadiens, encore imprégnés de la rigidité d'Ancien Régime, à la souveraineté populaire. Ils initient les citoyens de Québec et de Montréal à l'exercice de l'opinion publique et à la création littéraire. Parmi ceux-ci, l'histoire retient le dramaturge Joseph Quesnel, auteur de la première pièce québécoise, *Colas et Colinette*, et le polémiste d'origine suisse Napoléon Aubin, dont le journal satirique *Le Fantastique* a représenté un instrument de résistance au pouvoir pendant le premier tiers du XIX^e siècle.

Dans les dernières décennies du XIX^e siècle, la situation économique était difficile, et le Québec a attiré peu d'immigrants. La part de la population née à l'étranger est ainsi passée de 10% en 1851 à 5% en 1901; elle a remonté par la suite pour atteindre 9% en 1931. On peut considérer que le Québec devient diversifié pendant cette période: le départ de certaines milliers de Canadiens-français et leur remplacement par des immigrants, venus surtout des îles britanniques et des États-Unis, ont changé le portrait culturel de la population.

Par contre, pendant la crise et la guerre les mouvements migratoires ont été stoppés et la population s'est homogénéisée, avant de recommencer à se diversifier dans l'après-guerre, qui constitue une importante

période d'immigration, notamment en provenance des pays dévastés de l'Europe. En contrepartie, le gouvernement fédéral reste sélectif dans le choix des pays d'origine des immigrants : les Européens en général et les Anglais en particulier sont favorisés, alors que les frontalières restent difficiles à franchir pour les Africains, les Sud-Américains et les Asiatiques. Malgré cela, la provenance des immigrants n'est plus la même : majoritairement britanniques avant la crise, ils sont dorénavant de l'Europe du Sud, et notamment de l'Italie. Ces immigrants ne s'intègrent pas non plus de la même manière que ne le faisaient les immigrants britanniques ou français qui arrivaient au Québec et qui joignaient rapidement les rangs de l'une ou l'autre communauté. Dorénavant, la problématique de l'intégration apparaît dans celle de l'immigration.

L'État québécois ne se préoccupe que tard de ces mouvements. C'est sur des structures d'accueil ethniques (juives, italiennes, portugaises, etc.) et sur leurs familles que doivent compter les immigrants. Par ailleurs, l'école française reste fermée aux non-catholiques, même francophones, jusque dans les années soixante-dix. Il n'est donc pas étonnant que la majorité des immigrants s'intègrent à la minorité anglophone du Québec. Certains intellectuels commencent après la Deuxième Guerre mondiale à s'inquiéter du phénomène, mais l'accroissement naturel spectaculaire de la population rassure les autorités sur l'avenir du groupe francophone au Québec.

L'événement marquant qui influence la perception de l'immigration après 1960 est la baisse dramatique du taux de fécondité. Pendant des décennies, l'augmentation de la population était le fait de l'accroissement naturel. À partir des années soixante, le taux de fécondité baisse de moitié et met en péril le poids démographique du Québec. À partir de 1966, une inquiétude commence à se développer, qui conduira à une volonté de rapatrier les immigrants parmi la population francophone, de manière à assurer le maintien d'un visage français au Québec. Cette préoccupation concourt à un partage de la langue française, qui cesse d'être l'objet exclusif des Canadiens français, à une ouverture de la culture, qui devient pluriculturelle, et enfin à une redéfinition de la littérature, qui s'enrichit de nouveaux auteurs immigrants qui choisissent désormais d'écrire en français. Les frontalières linguistiques, culturelles et littéraires sont bouleversées par ce nouvel apport qui modifie comme jamais il ne l'avait été le territoire imaginaire du Québec.

Pour des questions d'intégration culturelle et linguistique, il existe

un certain décalage temporel entre les réalités démographiques et leurs correspondances culturelles. Par exemple, bien que la diversification des immigrants ait débuté dans les années soixante, ce n'est qu'au début des années quatre-vingts que l'on prendra conscience, au Québec, de cette nouvelle réalité qu'on a appelée « la littérature migrante ». Les analystes posent le début des années quatre-vingts comme période-clé dans l'évolution de la critique; après *Qui est Québécois?*⁵ en 1979, *Gens du silence* en 1982, paraissent en 1983 *Les Études ethniques au Québec*⁶ de Gary Caldwell, *Quêtes*⁷, textes d'auteurs italo-québécois [...] ainsi qu'un premier dossier consacré à l'écriture minoritaire dans la revue *Spirale*⁸. C'est aussi l'année de la fondation de la revue transculturelle *Vice versa*. Depuis, l'arrivée de dizaines de nouveaux auteurs nés à l'étranger, parmi lesquels Marco Micone, Ying Chen, Dany Laferrière, Abla Farhoud et Sergio Kokis, a radicalement changé la conception et la définition de la littérature québécoise.

Ces changements, qui rappellent les luttes entre « Anciens » et « Nouveaux » pour la conquête du pouvoir au sein de l'institution littéraire⁹, ont provoqué des inquiétudes, des débats et des querelles¹⁰, comme la vie littéraire québécoise n'en avait pas connu depuis la problématique du «joual» dans les années soixante-dix. Inquiet, en 1988 l'essayiste Pierre Nepveu se demandait si l'idée même de littérature nationale pouvait survivre à cette transformation ou si ce n'était pas plutôt « le commencement d'une fin »¹¹. Quelques années plus tard, Sherry Simon constatait l'importance des déplacements de frontières qui survenaient dans la littérature et dans l'imaginaire québécois, mais elle annonçait plutôt un méissage qui reprendrait l'ensemble de la culture nationale. « Il est à prévoir », écrivait-elle, « que la problématique de « l'écriture migrante » deviendra de plus en plus celle de la littérature québécoise dans son ensemble »¹².

En fait, si les immigrants représentent historiquement un dixième de la population québécoise, chez les écrivains cette proportion double : entre 15 à 20% d'entre eux sont en effet nés à l'étranger¹³. La présence des écrivains nés à l'étranger semble si manifeste depuis quelques années au Québec que le principe de luttes entre générations paraît avoir été momentanément mis en jeu au profit d'un renouvellement migratoire.

Si la question de l'influence de l'immigration sur la constitution des cultures nationales apparaît souvent plus manifeste en littérature, elle n'en est pas moins présente dans tous les aspects de la culture. L'important-

ce des mouvements migratoires, principalement dans la seconde moitié du vingtième siècle, a contribué à éroder la rigidité des frontières culturelles basées sur des liens héréditaires et a permis une plus grande fluidité des définitions de la culture et de l'imaginaire des nations, ainsi, bien sûr, qu'un renouvellement de l'identité québécoise.

Notes

1. Marco Micone (1991), *Gens du silence*. Montréal: Guernica: 27.
2. Sherry Simon (1993). « Traduction et représentation identitaire ». Dans Claude Duchet et Stéphane Vachon, *La Recherche littéraire. Objets et méthodes*. Montréal et Saint-Denis (France): XYZ. Éditeur et Presses universitaires de Vincennes: 312.
3. Ursula Mathis (1997). « Speak What? » Observations à propos de la littérature immigrée au Québec ». Dans *Neue Romania*, n° 18. « Québec - Canada. Cultures et littératures immigrées »: 26.
4. Clément Moisan (1994, 1997). « La littérature dans la société multilingue et multiculturelle au Québec » dans *Études canadiennes / Canadian Studies*, (Chiba, Japon) et dans *Neue Romania*, n° 18. « Québec - Canada. Cultures et littératures immigrées »: 9.
5. [Collectif] (1979), Montréal: Fides, coll. « Rencontre des cultures ».
6. Québec: Institut québécois de recherche sur la culture, 1983.
7. Montréal: Éditions Guernica, 1983.
8. Sherry Simon (1993), « L'altérité revisitée ». Dans Louise Milot et François Dumont [dir.], *Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise*. Québec: Nuit Blanche: 268.
9. Voir notamment Pierre Bourdieu (1991), « Le champ littéraire ». Dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 89: 4-46.

10. Notamment celle qui a opposé Ghila B. Sroka et Monique LaRue. Voir sur cette question la conférence de Monique LaRue (1996), *L'Arpenteur et le navigateur*. Montréal: Cétuq-Fides, coll. « Les grandes conférences »; la critique acerbe de Ghila B. Sroka (1997), « Mise au point. De LaRue à la poubelle », dans *Tribune juive*, vol. 3, n° 97, 4-5, et la soixantaine de textes qui ont suivi.

11. Pierre Nepveu (1988), « Le commencement d'une fin » et « Écritures migrantes ». Dans Pierre Nepveu, *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. Montréal: Boréal: 15-24 et 197-210.

12. Sherry Simon (1993: 269).

13. Selon les premiers résultats d'une recherche qui me conduira à la publication d'un *Dictionnaire des auteurs immigrés d'expression française du Québec, 1800-1999*.6